

« Poésie italienne » ou « la poésie italienne » ? Il y a du partitif dans la première expression. « Voulez-vous de la poésie italienne ? En voici... » Donc plutôt : « la poésie italienne ». Nulle prétention d'exhaustivité, bien sûr, qui serait plus insensée encore que ridicule. La détermination singulière avec son article, avec ou sans majuscule, ne réfère ni à une substance ni à une entité ; la poésie italienne n'existe pas – eût dit Montale – ni plus ni autrement que la française, l'anglaise, etc... C'est une personnification, si on veut, une figure – un titre ; une prosopopée pour ceux qui cherchent à *l'envisager* dans sa diversité, sa complexité, on eût dit jadis « ses mille aspects » ; l'insaisissable et assignable singularité de ses constantes et de ses transformations. Il n'y va pas seulement d'une langue et de ses paroles, pour reprendre la distinction saussurienne, mais de son monde, de ses choses et de ses événements, et du monde.

Aujourd'hui nous la faisons *apparaître* dans sa trentième année, dans « l'éclat de sa jeune maturité », puisque nous considérons les œuvres poétiques *parues* depuis 1975, qui la font entendre. La-poésie-italienne-aujourd'hui, fille des précédentes générations, majeure à son tour, devient ainsi notre inter-locutrice. Nous la suscitons pour l'écouter, parler avec elle, l'interroger, et bientôt lui répondre ; nous entrons dans son interlocution, ou comme on aime à dire aujourd'hui, « en dialogue ». L'expression est si usitée qu'elle s'use, et il convient de la recharger avec gravité : dans la mémoire murmure le *Gespräch* celanien, et, dans le fond, le « depuis que nous sommes un dialogue » de Hölderlin. Nous pouvons ainsi (nous pourrions), grâce à cet effort, à cet ouvrage de *Po&sie* dans ses numéros 109 et 110, « entrer en dialogue » : nous transformons cette riche synchronie des voix (ou très brève diachronie), des voix audibles rassemblées, en une polyodie : elle peut nous parler ; on en fait une expérience par les poèmes traduits et les textes en prose critique recueillis à la fin. Une abstraction concrète, au sujet de laquelle et autour de laquelle parlent des auteurs : la poésie italienne en statut de quasi-sujet qui, on le lira, s'invente elle aussi, chemin frayant, une inter-locutrice française, « la poésie française », c'est-à-dire des hétéronymes, telle la séquence « Mallarmé-Char », ou telle autre... Le dialogue (le malentendu) peut se *poursuivre*.

*

Le « voyage en Italie » fut au cours des siècles le rêve de tout Européen vivant des Lettres. L'Italie est notre utopie. Avoir chacun la sienne, fût-elle maintenant touristique, n'autorise aucun d'entre nous à s'exempter de chercher à connaître l'Italie, et dans son histoire, sa littérature : l'Italie par sa poésie et la poésie par son italicité. Car « la poésie » n'existe pas autrement que « l'Italie ». Ce sont *cose mentali*.

Les noms changent, donnant leurs visages à la poésie, c'est-à-dire leurs vies aux choses de la poésie changeantes, dans la suite ouverte de ses hétéronymies (Montale, Pasolini sont les premiers ici de la séquence récapitulée par Martin Rueff). Ça ne fait certes pas un portrait-robot. Plutôt une généalogie, une histoire, une « galerie » de conjurés, d'affidés, de dévoués à une même grande chose ; à ce qui lui arrive, et à nous, sous ces traits. Nous allons parler d'elle et lui parler pendant les mois qui viennent. Le voyage en Italie et en poésie par ses poètes est devant nous.

*

J'ai rêvé moi aussi de raconter le mien. Et ce n'est pas la même chose de voisiner par la proximité ou dans la distance. L'abîme se creuse dans la proximité. Dans mon « voyage en Italie », il y aurait les *Roses* de Fortini relues avec lui à la Closerie des Lilas ou *Piazza del popolo*; la terrasse des Bigongiari sur l'Arno, non loin des Offices, et dans l'ombre plus fraîche du salon, du bureau, les peintres du xvii^e siècle que Piero Bigongiari avait réattribués à Florence; Andrea Zanzotto sur les *Zattere* à Venise par temps d'*acqua alta*, ou dans la belle *aula* de l'Université Cá Foscari, en colloque. Mario Luzi dans la *trattoria*, il est minuit à Florence. Sanguineti à Gênes, nous sommes, Jacques Roubaud, lui et moi, sur des places parmi des récitations ligures. Antonio Porta pour *Milanopoesia* ou à Toronto. Erba dans la petite librairie parisienne avec son *Hippopotame*. Magrelli à la Villa Médicis, c'est un après-midi de « rencontres »; Maria-Luisa Spaziani nous a rejoints. La fête l'été chez Umberto Eco; ou à Rimini avec Paolo Fabri, à Paris rue de Varenne. Je saute, jusqu'à ce juillet 2004: chez Valerio et Camilla Adami, sur les rives du lac Majeur. Valerio nous a réunis à l'*Institut du dessin* qu'il a fondé, avec Jacques Derrida, Édouard Glissant, et une trentaine de jeunes écrivains, universitaires. Le dimanche soir dans le *salon de musique* disposé pour la fête indienne, trois jeunes musiciens prodigieux nous conduisent au cœur de la Raga, de la nuit.

Michel Deguy

*Valerio Adami nous a fait l'amitié de nous offrir ses dessins.
Leurs traits absolus saluent chacune des sections.*